

Conte : Kaomini et les voleurs de tissu

Maxime DAMIEN

1^{er} Prix, catégorie 11-12 ans

Il était une fois, dans une forêt touffue au centre d'un empire lointain, un petit garçon dont le nom était Kaomini. Lui et sa famille vivaient dans une cabane rustique. Sa mère, tisserande, y entreposait quelques étoffes et son métier à tisser. Son père, lui, était bucheron. Il partait tôt le matin, alors que Kaomini dormait encore et revenait tard le soir alors que le petit Kaomini était, pour la plupart du temps, déjà endormi. Père et fils ne se voyaient donc que très rarement.

Kaomini n'allait pas à l'école, et ce, pour deux raisons : la première était que ses parents n'étaient pas assez riches pour l'envoyer à l'école, la seconde était que l'école se situait à plusieurs lieues de la cabane, dans le village voisin.

Les journées du petit Kaomini s'écoulaient doucement et toujours selon le même rituel. Le matin, Kaomini partait dans la forêt chercher des champignons après avoir avalé un petit-déjeuner frugal composé de quelques fraises des bois ramassées spécialement pour lui par son père la veille. Le midi, il déjeunait de fabuleuses omelettes aux champignons préparées par sa mère spécialement pour lui, avec des œufs ramassés au poulailler. Il avait bien de la chance, ce petit Kaomini ! Même pauvre, il était riche de l'affection que ses parents lui portaient. L'après-midi, il aidait sa mère à tisser car elle voulait que, plus grand, son fils ait un métier, comme son papa et sa maman et le métier à tisser était déjà passé de générations en générations.

Le soir, Kaomini allait se coucher tôt pour affronter la journée du lendemain. Il espérait chaque soir le baiser léger que son père déposait sur son front à son retour d'une dure journée de travail physique.

Un jour, alors que Kaomini, devenu jeune adolescent, sortait de la cabane pour aller chercher des champignons, sa mère l'apostropha :

« Kaomini, mon garçon, j'ai une mission à te confier.

- Quoi donc, mère ? dit Kaomini, étonné de cette demande si particulière.

- Voilà, j'aimerais que tu ailles au village voisin qui se situe à trois jours de marche vers l'est, pour vendre mes rouleaux de tissus au marché et gagner un peu d'argent. Quand tu auras vendu tous les rouleaux, tu achèteras ce dont nous avons besoin. J'ai fait une liste sur laquelle j'ai marqué le prix auquel tu devras vendre les tissus selon leur qualité. Il y a du brocard cousu de fil d'or - une commande très spéciale d'un de mes clients habituels et qu'il ne faut surtout pas décevoir -, de la dentelle très fine pour les jupons des demoiselles de la noblesse, de la soie chamarrée de toutes les couleurs pour les bourgeois, du tissu bayadère et de l'éponge pour les changes des nourrissons. Je t'ai également fait une liste des choses à acheter. J'ai tout mis dans une hotte adaptée à ta taille et fabriquée par ton père. Dans un panier, tu trouveras de la nourriture pour sept jours : trois jours de marche, un jour pour vendre, et trois jours de marche pour revenir. D'habitude, tu sais que j'y vais moi-même et tu passes alors tes journées aux côtés de ton père dans la forêt, mais, en ce moment, je suis très fatiguée. En plus, ce voyage va t'endurcir et tu seras bientôt un homme. Mais surtout, prends garde aux voleurs ! Ces tissus sont très précieux et représentent tout ce que nous possédons. Tu comprends ?

- Oui, mère, dit-il d'un air solennel, tu peux compter sur moi. »

Il embrassa sa mère, prit la hotte et le panier et partit, chargé mais content de rendre service à sa mère, tout en se dirigeant vers l'est, vers le village.

C'était le soir du troisième jour de marche quand Kaomini aperçut le village. Il était fourbu. Il entra dans le village, qui était une bonne grosse bourgade à ses yeux de jeune adolescent, juste avant que les gardes ne ferment la palissade derrière lui pour la nuit. Sa mère lui avait aussi donné un peu d'argent afin qu'il ne dorme pas dans les rues. Il en utilisa la moitié pour se payer une chambre où dormir, l'autre moitié lui servit à réserver un emplacement pour son étal.

Le lendemain, aux aurores, tout fier, il installa son étal, mit en valeur tous les beaux tissus fabriqués par sa mère avec amour et qu'il avait portés contre lui pendant trois jours. Il en connaissait maintenant toute la valeur, au moins le poids !

Les affaires marchèrent bien. Comme prévu, la gouvernante du client habituel de sa mère vint lui acheter le brocard cousu de fil d'or, ce qui représenta quelques pièces d'argent à lui tout seul ! Les demoiselles de la noblesse furent enchantées par la finesse de la dentelle présentée et tout le rouleau fut écoulé en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. La soie chamarrée remporta un succès si surprenant que Kaomini n'en revint pas du tout. Ce fut ainsi jusqu'au moment où trois personnes masquées attrapèrent prestement un des rouleaux et s'enfuirent avec leur butin à travers la foule. Kaomini se rua à leur poursuite, laissant ainsi étal, clientèle, rouleaux et bourse pleine, mais c'était peine perdue. Et très vite, à cause de sa petite taille et de l'endurance de ces voleurs, il fut distancé et dut retourner à son étal. Heureusement, les clients fidèles avaient assisté à la scène et avaient sauvé son joli étal. À midi, donc, il avait tout vendu sauf le tissu volé. Il pensa : « Que va dire ma mère quand je vais rentrer ? Elle m'avait pourtant prévenu ! » Son cœur, gai le matin de ces ventes magnifiques, était devenu triste après le vol.

Néanmoins, obéissant à sa mère, il acheta tout ce qui était marqué sur la liste sauf le kilo de tomates car il lui manquait les quelques piécettes du larcin. Ensuite il reprit la route vers chez lui.

* * *

Ça faisait déjà une journée qu'il marchait quand soudain, il entendit une toute petite voix qui répétait :
« Kaomini, Kaomini... »
Stupéfait, Kaomini regarda de tous les côtés mais ne vit rien alors, apeuré, il chuchota :
« Mais qui me parle ? »
La petite voix reprit :
« Regarde à tes pieds, Kaomini. »

Il suivit les conseils de la voix et ce qu'il vit le laissa bouche bée. De tout petits êtres, pas plus grands qu'un pouce et aux oreilles pointues, se tenaient à ses pieds. Des lutins portant une tunique découpée dans des pétales de fleurs, des bonnets faits de tous petits bouts de feuilles de lauriers sauvages et chaussés d'écorce de glands, l'entouraient ! L'un d'entre eux, qui semblait être leur chef, car il portait une couronne d'étamines, lui dit :

« Je crois savoir que tu as des problèmes, petit Kaomini. Mon peuple et moi voulons bien t'aider à les résoudre mais à une condition : tu devras travailler pour nous pendant dix jours.

- Dix jours ! Mais c'est que... »

Le lutin l'interrompt :

« Je comprends, tu crains de laisser tes tendres parents dans l'angoisse de te croire perdu sur le trajet, n'est-ce-pas ? Sache que, dans le monde réel, dix jours pour nous seront dix minutes pour vous.

- Dans ces conditions, j'accepte ton offre.

- Je me rends compte ici de l'importance qu'ont tes parents dans ton cœur. Cher Kaomini, tu ne regretteras pas l'aide que tu vas nous apporter. »

Ainsi, pendant dix jours, Kaomini travailla pour les lutins en effectuant toutes sortes de travaux tels que ratisser leur petit village, ramasser et leur faire goûter les meilleurs champignons, les transporter rapidement d'un point à l'autre, leur fabriquer un abri fait de branchages pour les jours de pluie... Les lutins étaient ravis de l'aide apportée avec tant de gentillesse par Kaomini. Ce dernier décomptait les jours mais remplissait son devoir avec ferveur. Il ne savait pas ce que les lutins feraient pour lui mais avait toute confiance en ces petits êtres. Mais le plus impressionnant dans ce monde, c'était qu'il n'avait pas besoin de se nourrir.

Enfin le dixième jour tant attendu arriva. Les lutins lui donnèrent le kilo de tomates qui manquait. Kaomini les remercia pour leur gentillesse. Puis le roi des lutins, car il avait appris à les discerner les uns des autres, lui dit :

« En plus de te donner ces tomates, nous te réservons une petite surprise. »

Kaomini murmura un merci tout en se demandant de quoi il pouvait bien s'agir. Il était heureux et reprit la route vers sa cabane et sa maman chérie. Sans s'en rendre compte, il fut escorté par les lutins qui continuèrent à veiller sur lui.

* * *

Quand il rentra chez lui, sa mère l'informa que son père avait vu, au détour d'un chemin forestier, trois hommes affolés, criant à tue-tête et appelant à l'aide. Ils se faisaient battre rudement, l'un après l'autre, par un rouleau de tissu. Un coup pour l'un, un coup pour l'autre ! Et encore un, et encore un ! Étrange, non ?

Kaomini, lui, sourit tout en ayant conscience d'avoir appris une leçon : malgré l'euphorie et la joie de faire le bien, il faut toujours être prudent, car le monde est peuplé de gens de bonnes intentions mais hélas également de fourbes capables du pire. Il a appris également que pour toute action charitable et temps donné aux autres, une récompense sera offerte.